



Rue des Archives/PVDE

PHILOSOPHIE

Un grand discours vaut mieux qu'une petite phrase

Selon le philosophe Philippe-Joseph Salazar, la France détient une technologie de pointe : la rhétorique.

Encore faudrait-il que les politiques la maîtrisent et que les citoyens bénéficient de son enseignement.

Assisterions-nous en politique à la fin des petites phrases médiatiques et au retour du verbe flamboyant et de la rhétorique : cet art de persuader par le discours ? L'Assemblée nationale vient ainsi de lancer une collection de livres intitulée justement « Tribuns ». On y exhume les meilleures interventions rhétoriques de Jean Jaurès, mais aussi d'Aristide Briand ou de Georges Clemenceau. Lors d'une soirée, en octobre, un comédien a lu publiquement quelques fameux discours de ces fantômes de l'Assemblée.

Toutes ces manifestations et marques d'hommage actuelles aux tribuns de l'Assemblée nationale relèvent « *d'un goût nostalgique d'antiquaire*, tranche le philosophe français Philippe-Joseph Salazar, l'un des meilleurs spécialistes mondiaux de la rhétorique. *Mais en même temps, c'est un goût qui signale un manque, un désir, une volonté de comprendre comment la République se fait par l'échange d'arguments raisonnés, mais aussi par l'usage des émotions et les effets d'auto-rité.* » Normalien de formation, disciple de

l'anthropologue Georges Balandier et du sémiologue Roland Barthes, P.-J. Salazar est titulaire d'une *distinguished chair* de rhétorique, et passe sa vie à l'enseigner aux universités du Cap, de Pékin et d'Oslo : « *La rhétorique, c'est apprendre comment la vie en commun est une affaire de transaction d'arguments.* »

L'altercation contradictoire

Trois foyers politiques majeurs excellent dans cette matière : l'Angleterre, les États-Unis et la France.

« *Ce qui étonne le plus l'étranger visitant les Communes, c'est la joie, parfois grinçante, avec laquelle les orateurs s'attaquent* », s'amuse P.-J. Salazar. La Chambre des communes cultive la réputation de « l'altercation contradictoire », un exercice de réplique argumentée, vif et précis, comme un sport de combat pour élites. Les prota-

gonistes apprécient les figures du *clash*, de la *courageous defence*, le trait d'esprit dans la houle. Et l'on applaudira de bon cœur la *good performance* (un « bon spectacle ») du *debate*, véritable tennis oratoire d'ailleurs retransmis par les télévisions.

Le dispositif architectural du Parlement est essentiel dans la rhétorique parlementaire anglaise, cette démocratie née des pubs et des clubs: « *Les adversaires se font effectivement face, à quelques mètres, par-delà une table, comme dans une discussion de café* », image P.-J. Salazar. A chaque démocratie son type de forum. Winston Churchill s'opposa en 1941 à ce que l'on reconstruise les Communes, bombardé par un raid nazi, sur le modèle de l'hémicycle français car « *nous construisons un bâtiment et puis voici que le bâtiment nous construit* ».

Le monde entier a dans l'oreille l'éloquence d'un Barack Obama qui semble insuffler de la dignité à tous ceux qui l'écoutent. Mais le président n'est pas un ovni culturel, il est même le pur produit de la rhétorique états-unienne. Jefferson Davis, principal rédacteur de la Déclaration d'indépendance, a également composé un règlement du *Manual of Parliamentary Practice*, toujours en vigueur au Congrès: on ne traite jamais son adversaire comme un menteur aux motivations sans noblesse. À côté de la jubilation sportive anglaise, le discours de la persuasion américaine est une élévation démocratique. « *Savoir parler y est un droit civique* », insiste P.-J. Salazar. Les étudiants américains de toute discipline sont d'ailleurs formés pour comprendre les modes argumentatifs du *debate*, et s'exprimer avec méthode. Ce n'est pas un spectacle, mais la valeur de la *civility*, « *une technologie de la parole, régulée au centimètre près*, raconte le rhétoricien. *Dans le debate à l'anglaise, tous les coups sont permis, et les faibles n'ont qu'à se taire. Dans le debate à l'américaine, tous les coups sont réglés et les faibles peuvent parler.* » La scène originelle du *debate* sauce américaine est la confrontation en 1858 entre Abraham Lincoln et Stephen Douglas sur

le droit de chaque Etat de l'Union à légiférer comme bon lui semble sur l'esclavage. D'un commun accord, ils débattirent dans sept villes et selon des règles strictes: le premier débateur s'exprimait durant une heure, le second, une heure et demi, puis le premier répliquait durant trente minutes. On ne se coupa pas la parole, mais on s'étrilla volontiers avec formalisme.

« *En France, la politique se caractérise par une dramatisation de la parole*, affirme P.-J. Salazar qui souscrit à la thèse de Georges Balandier sur le pouvoir comme « *théâtrocratie* ». *Dans notre culture, nous croisons à la fois la passion de l'excès de la parole politique avec l'affirmation d'une raison cartésienne. Ce sont l'hyper, l'outré,*

La rhétorique fut considérée comme une diabolique invention jésuite de persuasion.

l'exagéré qui donnent confiance. » L'ethnologue Marc Abélès qui a étudié la tribu parlementaire de l'Assemblée nationale fait également apparaître ce contraste de la délibération et de la parole. L'essentiel du travail parlementaire s'exerce dans le feutré des commissions. On passe par des discussions nourries et infinies sur l'essence et l'écriture des textes des lois. Mais ensuite vient la mise en spectacle dans l'hémicycle, surdramatisant les oppositions.

« Des singes au larynx de perroquet »

P.-J. Salazar, lui, aime à reprendre l'expression de l'abbé Sieyès (1748-1838), homme d'Eglise et de politique à l'art oratoire consommé: il qualifiait les députés suivistes et mal diserts de « *singes avec des larynx de perroquet* ». Cette discipline verbale relève-t-elle du talent ou de la technique? Des 15 000 députés qui ont occupé l'hémicycle, la mémoire collective retient

seulement une trentaine de noms. Il semble qu'avec le temps, la rhétorique à la française a oublié ses fondamentaux. Arnaud Montebourg (prix de l'Eloquence lorsqu'il débuta comme avocat) n'est pas rhéteur comme Jaurès. Idem pour Jean-François Copé (devenu lui aussi avocat) qui, s'il martèle ne pas « *parler la langue de bois* » et théorise sur « *l'hyperparlementarisme* », ne flamboie pas comme Clemenceau.

En France, l'apprentissage public de la rhétorique n'existe plus depuis plus d'un siècle. Considérée comme une diabolique invention jésuite de persuasion, donc niant la raison, elle a fait les frais de la loi sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat de 1905. Par anticipation, l'enseignement secondaire l'a supprimée de ses programmes en 1902. Le résultat obtenu est, qu'au même titre que la force de frappe, la rhétorique, véritable « *technologie de l'hyperparole politique* », est devenue peu à peu une prérogative essentiellement présidentielle. C'est la thèse de P.-J. Salazar qui la défend avec fougue et inventivité dans son essai *L'Hyperpolitique, une passion française*. « *Ce que je conseille? D'introduire la rhétorique à l'école afin que les jeunes sachent déchiffrer les arguments des politiques, les comprendre et y répliquer. Ce que je nomme: rendre aux gens les moyens de production de la parole civique, sinon nous sommes réduits à être des spectateurs.* » Une parole de tribun rejoint le philosophe de la rhétorique moderne. Clemenceau au général Boulanger, dans l'hémicycle, le 4 juin 1888: « *Gloire aux pays où l'on parle, honte aux pays où l'on se tait!* » ■

EMMANUEL LEMIEUX

Philippe-Joseph Salazar, *L'Hyperpolitique, une passion française*, Klincksieck, 2009.

Marc Abélès, *Un ethnologue au Parlement*, Odile Jacob, 2000.

Samuël Tomei, *Clemenceau. Le Combattant*, La Documentation française, 2008.

Christophe Bellon, *Aristide Briand. L'Européen*, La Documentation française, 2009.

Paul Marcus, *Jaurès. L'Humaniste*, La Documentation française, 2008.